

Marc Lénor sur son blog du *Monde*, Lunettes Rouges : <https://lunettesrouges1.wordpress.com/2020/02/29/sommaire-fevrier-2020-et-quelques-livres/>

Philippe Guiguet Bologne, *Ce qui nous restera* [Fragments de Tanger et d'ailleurs ...], Scribest, 2019, 156 pages.

« Ce récit poétique est un cheminement dans un dédale, une dérive dans laquelle le lecteur peut être sujet à un étourdissement dans le vertige des lignes qui s'entrecoupent face aux empâtements, contre-poinçons, boucles et ligatures des caractères ; comme dans un tableau de Escher (évoqué comme Maurits Cornelis à maintes reprises), on tangué entre récits entrecroisés, typographies variables, vocabulaire précieux et citations multilingues, se raccrochant au style somptueux et aux fenêtres ouvertes sur l'art, le cinéma, la littérature, le monde. On balance entre Tanger (*fracassé par le manque d'amour*), où vit l'auteur, et la Palestine, où il fut attaché culturel, Palestine mythique du colibri de Khaled Jarrar, tourmentée par des démons pleins de vaine haine, avec aussi un dessin, *Absence*, d'un artiste du Golan occupé, Fahed Halabi. Les personnages qui traversent ces chemins sont des hommes jeunes et beaux, entre *bad boys*, rappeur coranique et pêcheurs tangérois, et aussi Hiérophante et ses compagnons feddayin *qui aiment plus que tout la poésie et le combat, les femmes et les parfums, la prière et la justice* et, plus concrets, l'artiste lisboète Tomas Colaço et ses anecdotes, et El, femme fatale et tragique. De l'art, partout : l'auteur entre dans des toiles de Matisse pour la compagnie des odalisques, ou parfois d'une liseuse ou d'un goumier ; Jean-Luc Godard passe comme un fantôme (et une photographie de Mustapha Abou Ali le montre venu tourner Ici et Ailleurs dans un camp de réfugiés en Jordanie) ; Pasolini le croise au fil des pages et Ernest Pignon-Ernest (avec qui l'auteur réalisa un certain exploit) le montre mort et vivant, portant son propre cadavre. Beaucoup de références à la peinture classique, que Philippe Guiguet Bologne connaît bien et regarde avec passion et talent, Zurbaran (Saint Sérapion), Sint Jans (Jean-Baptiste), Bellini (Pieta de Brera), Botticelli (Pallas), Enguerrand Quarton (Pieta), et d'autres, et semble-t-il, un désamour pince-sans-rire du travail récent de la tangéroise Yto Barrada, devenu à ses yeux trop réductible à un discours marchand, alors que ses photographies anciennes de Tanger l'emplissent de mélancolie. Mélancolie omniprésente dans ce livre, mais étrangement joyeuse, comme Eurydice qui, percevant qu'Orphée va se retourner, est *profondément bouleversée, d'un bonheur et d'un soulagement qui frôlèrent l'ivresse*.

Un peu ce que nous pouvons ressentir en entrant dans ce livre comme l'auteur entre dans les toiles de Matisse. »